

M. D'HERMOPOLIS, *souriant.*

J'entends, je comprends. Au revoir.

(Le coiffeur sort, et M. d'Hermopolis entre dans son cabinet de toilette.)

SCÈNE XVI.

LE SALON DE RÉCEPTION DE M. LE PRINCE DE POLIGNAC.

(M. de Polignac est debout devant sa cheminée; il parcourt une lettre qu'il tient à la main, et dont il interrompt souvent la lecture.)

M. DE POLIGNAC.

Une nouvelle lettre de recommandation en faveur de monsieur d'Hermopolis!... C'est, je crois, le soixantième placet de ce genre!... Est-il heureux, cet évêque, d'exciter un si vif, un si tendre intérêt? Je ne puis faire un pas dans le faubourg Saint-Germain sans qu'on me parle de l'illustre prélat... lui seul est digne d'être ministre, lui seul saura honorer le portefeuille!... M. d'Hermopolis par-ci, M. d'Hermopolis par-là!... « Ah! vous ne connaissez pas l'ex-grand-maître de l'Université!... Je voudrais que vous eussiez assisté aux conférences de l'abbé Frayssinous!... Quoi! M. Frayssinous n'est pas sur la liste des nouveaux

« ministres!... Alors, vous ne pourrez pas tenir!... « votre ministère sera maudit... Pas un ecclésiastique parmi les nouveaux ministres!... » Eh bien! vous l'aurez, mesdames, votre évêque d'Hermopolis, vous l'aurez! mais vous ne donnez pas le temps de réfléchir... un moment! je ne puis plus disposer des affaires ecclésiastiques... j'aurais bien voulu en faire un ministère à part, mais l'instruction publique toute seule sera bientôt si peu de chose, grâce aux séminaires, qu'il a bien fallu la réunir aux affaires ecclésiastiques. Et cette bonne madame Ducayla qui compte sur ce portefeuille pour son protégé! Ah! vraiment, je ne sais plus ce que je dis, ce que je fais... Je crois que je deviens absurde! mais enfin, il faut quelque chose à monsieur l'évêque d'Hermopolis... que diable lui donnerais-je?... Autrefois, quand nous avions la feuille des bénéfices, il était facile de satisfaire un prélat à qui l'on voulait du bien, surtout quand il était recommandé par une duchesse aussi aimable que l'auteur de cette lettre. (*Il regarde la lettre, qu'il tient à la main.*) Ah! quelle chaleur! quel dévouement! voilà ce qui s'appelle une recommandation! Oui, mais nous n'avons plus la feuille des bénéfices! nous ne l'avons plus!... Et pourquoi ne l'aurions-nous pas, s'il vous plaît! c'était une excellente chose, et je ne vois pas... Ah! l'idée

sublime !... M. l'évêque d'Hermopolis sera ministre ayant la feuille des bénéfices ; ce titre-là a un bien doux parfum d'ancien régime ; comme mes collègues , qui ont l'air de douter de ma capacité , vont être agréablement surpris !... quelle satisfaction je vais causer à cette bonne duchesse et à la France religieuse ! Mais ma promesse à madame la comtesse Ducayla ! et son pauvre Sosthène , qu'en ferais-je ?...

(Un grand bruit se fait entendre ; un valet-de-chambre entre tout effaré dans le salon de M. de Polignac.)

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Monseigneur ! monseigneur ! on viole la consigne de l'huissier , et malgré ses observations , sa résistance , un monsieur veut pénétrer jusqu'ici... Ce monsieur assure qu'il n'a pas besoin de lettre d'audience pour entrer chez les ministres...

M. DE POLIGNAC.

C'est un peu fort ! Comment , un ministre n'est pas le maître chez lui... mais quel est le nom de cet individu ! il l'a dit , sans doute...

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Il refuse obstinément de décliner ses noms et qualités !

M. DE POLIGNAC.

En voudrait-il à mes jours ? serait-ce un émissaire du comité-directeur ?...

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Je l'ignore , monseigneur ; mais , tenez... entendez-vous sa voix ?...

M. DE POLIGNAC.

A moi , mes gens ! holà ! mes gens !... Où sont mes pistolets... où est mon épée ?... Je crois que le brigand s'approche... placez-vous contre la porte... (*Le valet-de-chambre se place contre la porte pour qu'on ne puisse l'ouvrir.*) Tenez ferme... ferme... je vais appeler du secours par la fenêtre... les gardes entendront ma voix.

(On distingue une voix qui crie : *Je suis l'aide-de-camp du roi !... Morbleu ! Je suis l'aide-de-camp du roi... Comment , vous ne connaissez pas l'aide-de-camp du roi !* On heurte violemment la porte.)

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Monseigneur , il dit qu'il est aide-de-camp du roi... l'entendez-vous ?

M. DE POLIGNAC.

C'est vrai !... mais le roi a beaucoup d'aides-de-camp...

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Mais , monseigneur , il pousse vigoureusement... je crois que nous ferons bien de capituler...

M. DE POLIGNAC, *riant aux éclats.*

Ah!... ah!... je reconnais maintenant la voix...
Ah! ah! c'est l'ami Sosthène...

(Le valet-de-chambre se retire; la porte s'ouvre, et M. le vicomte Sosthène de la Rochefoucault entre précipitamment. Il est en grand uniforme, avec un chapeau à plumes sur la tête et de grandes bottes à l'écuycère, armées d'énormes éperons. Le valet-de-chambre sort.)

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Ma foi, monseigneur, je laisse entrer l'ami Sosthène.

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Je suis l'aide-de-camp du roi! Morbleu, l'aide-de-camp du roi doit entrer partout. (*S'adressant à M. de Polignac.*) Ah! les sottes gens que vos gens, mon prince! Concevez-vous leur audace ou plutôt leur bêtise... ne voulaient-ils pas que j'exhibasse ma lettre d'audience?

M. DE POLIGNAC.

Monsieur le vicomte, vous conviendrez du moins que votre entrée est un peu brusque... Mes gens ont fait leur devoir; il est tout naturel qu'ils ne laissent pas entrer le premier venu...

M. LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Moi! est-ce que j'ai l'air d'un premier venu,

mon prince, et ne me connaît-on pas, ne doit-on pas me connaître?... l'aide-de-camp du roi...

M. DE POLIGNAC, *souriant.*

Mes gens, vous le savez, monsieur le vicomte, sont un peu dépaysés, justement parce qu'ils se trouvent maintenant dans leur pays...

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Ah! oui, le long séjour en Angleterre... Je conçois... ça pourrait être une raison... mais mon uniforme, mon chapeau, ces bottes à l'écuycère, cet air martial, tout ne leur disait-il pas que j'étais un personnage de conséquence?...

M. DE POLIGNAC.

Il fallait vous nommer, monsieur le vicomte; en vous nommant, vous vous seriez épargné une scène désagréable; je suis fâché de cela... Mais qu'est-il donc arrivé? En vous voyant en uniforme, en bottes à l'écuycère, je crains que quelque événement extraordinaire...

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Quelque événement extraordinaire!... Oh! mon Dieu, non: c'est tout simple, au contraire...

M. DE POLIGNAC.

Est-ce que votre service militaire vous réclame auprès...

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Mon Dieu, non! j'aime ce costume qui vous étonne... Il me sied à ravir; fi de l'habit bourgeois! je ne veux pas avoir l'air d'un pékin, et d'ailleurs, les fonctions que je remplis exigent beaucoup d'apparat, de solennité; aussi quel effet je produis dans mes bureaux, à mon Opéra, à mon Conservatoire, quand je parais revêtu de mes insignes militaires... Tenez, je sors d'une distribution de prix à l'École royale de musique et de déclamation...

M. DE POLIGNAC.

Comment, monsieur le vicomte, en bottes à l'écuillère?

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Oui, mon prince, et si vous m'en croyez, vous adopterez mon costume pour la première séance du conseil des ministres; il vous donnera de l'aplomb. Moi, quand j'ai mon uniforme, il me semble que j'ai six pieds au moins... Vous ne sauriez croire quelle est l'influence de deux grosses épau-
lètes à graine d'épinards...

M. DE POLIGNAC.

A la bonne heure, monsieur le vicomte; mais pourrais-je connaître ce qui me vaut l'honneur de votre visite?... (*A part.*) Je voudrais bien qu'il fût parti!

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Je sais, mon prince, que vous avez eu la bonté de penser à moi...

M. DE POLIGNAC.

Oui, monsieur le vicomte, mais...

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Je sais que vous avez daigné jeter les yeux sur moi pour d'augustes fonctions... que vous m'avez jugé digne...

M. DE POLIGNAC.

Ah! monsieur le vicomte, j'aurais voulu, j'aurais désiré être plus heureux...

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

J'ai tout ce qu'il faut pour faire un excellent ministre; Dieu merci, j'ai fait mes preuves en administration... Avez-vous vu mon *Guillaume Tell*?...

M. DE POLIGNAC.

Votre *Guillaume Tell*?...

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Oui... l'avez-vous vu?... Voilà un opéra!...

M. DE POLIGNAC.

Je comprends maintenant... c'est-à-dire, la nouvelle pièce qu'on vient de jouer à l'Académie royale de Musique... Elle est, je crois, de monsieur Rossini...

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Et un peu de moi, mon prince, un peu de moi... mais cela est entre nous... Eh bien ! voilà un succès pyramidal, colossal, qui répond à tout !... Que c'est beau, mon prince, que c'est beau ! Si vous voulez, j'aurai l'honneur de vous envoyer une loge, deux loges, pour la prochaine représentation...

M. DE POLIGNAC.

Je vous remercie, monsieur le vicomte... mes principes ne me permettent pas des distractions profanes !

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Profanes ! oui, avant ma direction... mais j'ai mis bon ordre à tout cela... On est moral, religieux à mon Opéra, maintenant... Vous avez sans doute apprécié ces heureux résultats de mon administration, en m'appelant au ministère des affaires ecclésiastiques ?

M. DE POLIGNAC.

Il est vrai que vous avez rendu un grand service à la morale publique, mais...

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Eh bien ! mon prince, je viens implorer une nouvelle grâce... vous mettez le comble à vos bontés pour moi en me permettant de ne pas accepter ce ministère...

M. DE POLIGNAC.

Qu'entends-je ? Quoi, monsieur le vicomte, vous refuseriez ?...

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Oui, mon prince, je suis trop nécessaire à la tête des beaux-arts ; sans moi, arts et artistes mourraient en France... J'ai entendu leurs plaintes, j'ai vu leur douleur, à la nouvelle funeste du changement qui allait m'éloigner d'eux !... Je resterai donc, monsieur le Chargé...

M. DE POLIGNAC, à part.

Prenons-le au mot. (*Haut.*) Le bonheur des beaux-arts fera le malheur des affaires ecclésiastiques ; monsieur le vicomte ; mais vous avez mûrement réfléchi ?... Votre aimable protectrice souscrit sans doute à cette détermination qui m'afflige ?

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Si elle se fâche, tant pis... moi, je suis libre, je veux faire mes volontés... D'ailleurs, je lui parlerai, et puis vous-même, ne pouvez-vous, mon prince, arranger cela d'une manière satisfaisante pour tout le monde ?... Vous n'avez qu'à dire que vous avez été contrarié dans vos vues, dans vos choix... mais surtout ne dites rien de ma visite... Vous concevez que la reconnaissance m'impose des égards, des devoirs...

M. DE POLIGNAC.

Soyez tranquille, monsieur le vicomte, reposez-vous sur moi du soin de terminer l'affaire à l'amiable... Continuez à tenir avec la même dignité le sceptre des beaux-arts, et, si enfin la voix de la France vous force à le déposer, pour vous investir d'autres fonctions, sans doute, vous ne serez point sourd à cet honorable appel, vous vous presserez...

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Nous verrons cela, quand nous y serons... mon prince, et cela demande toujours des réflexions; mais, en attendant, je garde mes beaux-arts et mon Opéra: c'est mon bien, c'est ma vie!... Ainsi, mon prince, je puis regarder comme acceptée ma démission de ministre des affaires ecclésiastiques?...

M. DE POLIGNAC.

Oui, monsieur le vicomte.

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Et vous vous chargez de ce qui concerne la dame en question... vous savez?

M. DE POLIGNAC.

Oui, monsieur le vicomte.

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Alors, je n'ai plus rien à désirer... Adieu, mon prince; permettez que je me retire, car je me rap-

pelle que j'ai une audience à donner à deux danseuses qui se disputent un pas de deux ou de trois, je ne sais pas au juste... C'est une affaire majeure, très-majeure!... Adieu, mon prince... Quand vous voudrez une loge, deux loges, trois loges pour mon Opéra... ne vous gênez pas.... Ah! mon Dieu, que je suis bête!... J'oubliais que votre confesseur vous défendait le spectacle... Ah! il a tort, très-grand tort, votre confesseur; s'il connaissait mon Opéra, tel que je l'ai fait, il ne serait pas si sévère... Votre serviteur très-humble.

(Le vicomte sort, et M. de Polignac fait quelques pas pour le reconduire.)

M. DE POLIGNAC.

On m'avait bien dit que le vicomte était fort ridicule.... On ne m'avait pas trompé.... Mais sa visite me délivre d'un grand embarras. Ne croyait-il pas déjà tenir un portefeuille? Ah! le plaisant ministre que nous aurions eu là!... C'est pour le coup que les jacobins auraient eu raison!... Grâce au ciel, voilà le ministère au grand complet: M. d'Haussez à la marine, M. D'Hermopolis au ministère des bénéfices... Nous avons tout notre monde... Nous pouvons marcher, marchons?

(Un valet-de-chambre entre et apporte une lettre au prince, qui la lit rapidement, et passe ensuite dans une pièce attenante au salon.)

SCÈNE XVII.

•••
UN CONSEIL DES MINISTRES.
•••

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Eh! bien, déjà trois mois d'existence! Dieu merci, nous vivons encore.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Nous ne sommes pas morts.

LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION.

Et nous nous portons fort bien.

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Pour moi, je n'ai jamais eu plus d'envie de vivre.

LE MINISTRE DE LA MARINE.

Et messieurs les libéraux assuraient que nous n'en avons pas pour quinze jours, pour une semaine même.

LE MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Nous avons méprisé les clabauderies des factions, nous avons bravé les attaques de la licence, et déjà les journaux révolutionnaires semblent fatigués de nous insulter, de nous calomnier.

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Les calomnies passent, et les ministres restent...

c'est vrai; mais moi je pense qu'il faudra toujours en venir à mon système, pour rétablir tout-à-fait la tranquillité. Nous ne nous sommes pas encore montrés, on nous accuse de faiblesse. Prouvons qu'il ne dépend que de nous d'avoir de l'énergie.

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Eh! mon Dieu, mon cher collègue, à quoi nous serviront des mesures énergiques? La France est tranquille, vous en convenez; on paie exactement les impôts, nous touchons très-exactement aussi nos appointemens; que nous manque-t-il donc?

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Mais on nous accuse de faiblesse, de pusillanimité! On dit que nous ne faisons rien...

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

C'est peut-être vrai; cependant je ne vois pas encore qu'il y ait là de quoi se mettre en colère...

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Ma foi, moi, je ne sais pas de quelle nature vous êtes, et je ne conçois rien à votre calme, à votre patience. Tous les jours des colonnes d'injures, de récriminations! C'est trop fort, et quoique la presse périodique soit moins violente contre le ministère, cependant elle ne me laisse pas un moment tranquille, moi! il paraît que je suis le privilégié de l'insulte... Mais vous, monsieur le

ministre de la guerre, vous ne dites rien ! Comment, vous n'appuyez pas ma motion contre la licence de la presse ! Cependant vous avez autant que moi à vous en plaindre.

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Beaucoup plus que vous, monsieur le comte : a-t-on écrit contre vous quelque chose d'aussi fort que le poème de *Waterloo* !...

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Non, sans doute.

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Eh ! bien, m'avez-vous vu un moment soucieux, triste ? Avez-vous remarqué en moi quelque chose qui pût faire soupçonner le découragement ou l'intention d'une démission ?... J'ai lu les beaux vers de Barthélemy et de Méry... Ces jeunes gens ont un fort beau talent, et je suis au nombre de leurs admirateurs.

LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Quelle horreur ! Comment avez-vous pu lire des choses aussi abominables ?

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

La belle poésie a toujours eu des charmes pour moi... Je pourrais vous réciter quelques tirades du poème de *Waterloo* ; ah ! ce pauvre Casimir

Delavigne, avec ses *Messéniennes*, comme il est pâle auprès de Barthélemy et de Méry ! Ah ! mes chers collègues, écoutez :

Aussi, quand des combats la chance aléatoire
D'une page douteuse habilla leur histoire,
L'Anglais la publia, monté sur des tréteaux.
De leurs drapeaux vainqueurs ils montraient la merveille,
Comme des parvenus, mendiants de la veille,
Étalent leurs premiers manteaux...

Hein ! monsieur de l'intérieur, que dites-vous de cela ? Quelle vigueur ! quelle énergie !

M. DE LA BOURDONNAIE.

Voilà, certes, de votre part, monsieur le comte, de la grandeur d'âme, de la magnanimité. Mais sans doute vous n'avez pas retenu certaines strophes qui mériteraient au moins dix années d'emprisonnement ?

LE MINISTRE DE LA GUERRE, *déclamant avec chaleur.*

Mais, outrage inoui dont la France tressaille !
Un homme, le Sinon de la grande bataille,
Du trône militaire a conquis le pouvoir.
Les Anglais l'ont voulu : par sa main diffamée,
Ils donnent lâchement un soufflet à l'armée ;
La venger, c'est notre devoir...

Vous paraissez étonnés, mes chers collègues... Cela prouve que vous n'aimez pas la poésie... Barthélemy et Méry ont fait leur métier de poète, moi je fais mon métier de ministre et de métro-

phile. Le poème de Méry et de Barthélemy a eu cinq ou six éditions, en aura peut-être encore autant (ce que je leur souhaite de tout mon cœur); et moi, je tiens mon portefeuille, et ne le lâche pas! Si j'étais ministre de l'intérieur, je sais bien ce que je ferais...

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Je sais bien ce que je ferais de mon côté, si j'étais ministre de la guerre...

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Je donnerais des pensions à nos deux jeunes poètes, j'encouragerais leurs talens...

LE MINISTRE DES FINANCES.

Oui, pour qu'ils fassent encore des *Villéiades*, des *Peyronnéides*...

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Des *Bourmontiades*, des *Chabroléides*! Mais qu'importe, pourvu qu'ils fassent de bons vers, qu'ils amusent le public... Pendant que le public lit et s'amuse... vous connaissez tous le refrain de notre prédécesseur Mazarin...

LE MINISTRE DES FINANCES.

Ma foi, moi, j'aime bien la poésie, mais je hais la poésie qui s'attaque à ce qu'il y a de plus sacré...

LE GARDE-DES-SCEAUX.

De plus honorable!

LE MINISTRE DE LA MARINE.

De plus respectable...

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Les ministres! n'est-ce pas! Ah! nous y voilà! Eh! mes chers collègues, tant que nous aurons nos portefeuilles, nous n'aurons pas à nous plaindre... Tant que nous toucherons nos appointemens, nous devons rire... Les appointemens, je ne connais que ça... Mais, M. de Polignac ne nous dit rien?... Voyons, n'avons-nous pas à travailler ensemble?...

M. DE POLIGNAC.

C'est vrai... J'oubliais que des affaires importantes... Pourquoi aussi parle-t-on de choses si étrangères à ce qui doit être l'objet de nos délibérations?... Je croyais vraiment que j'assistais à un cours de littérature, en entendant monsieur de la guerre déclamer des vers!.... Voyons, commençons par le commencement... Savez-vous, messieurs, quelque chose de nouveau sur la guerre entre les Turcs et les Russes?... Il y a plusieurs semaines que je n'ai lu les journaux.

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Oh! ils doivent dire toujours la même chose... Pour moi, je ne veux plus les lire... C'est dégoûtant!

M. DE POLIGNAC.

Un de vous, messieurs, pourra peut-être nous apprendre ce qu'il y a dans les journaux... J'ai tant d'audiences à donner, de courses à faire, que le temps me manque, et puis, je suis tout-à-fait de l'avis de monsieur de l'intérieur... Mais personne ne répond?... Alors, je vais faire acheter le *Messenger des Chambres*.

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Attendez, mon prince, attendez; je crois que je l'ai dans ma poche. (*Il fouille dans sa poche et présente la feuille à M. de Polignac.*) Tenez, monsieur le président...

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR, à part.

Monsieur le président!... monsieur le président!... Qu'est-ce qu'il dit donc là le collègue?

M. DE POLIGNAC, prenant le journal

Merci, monsieur le comte, merci.

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Je ne pense pas qu'il y ait du nouveau dans ce journal; mais, monsieur le président, lisez toujours.

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR, bas et se rapprochant du ministre de la guerre et lui saisissant le bras.

Où voyez-vous donc un président?... Il n'y a

point de président ici... entendez-vous? Nous sommes tous égaux...

LE MINISTRE DE LA GUERRE, bas.

Et M. de Polignac, donc!

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR, bas.

Il n'est pas plus président que vous et que moi.

LE MINISTRE DE LA GUERRE, bas.

Il le sera!

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR, haut.

Plus souvent!

LE MINISTRE DE LA GUERRE, bas.

Il le sera, vous dis-je!... Mauvaise tête!...

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Je voudrais bien voir ça?...

LE MINISTRE DE LA GUERRE, bas.

Vous le verrez.

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR, à part.

Un président!... Un président!... Ça serait fort!... ça ne sera pas, morbleu! ça ne sera pas!...

M. DE POLIGNAC, lisant le journal.

Ma foi, messieurs, jusqu'à présent je ne vois rien dans ce journal... Des phrases, toujours des phrases contre nous... Pas de nouvelles étran-

gères... Un traité... Un traité d'Andrinople... Cela ne nous regarde pas...

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Non, cela ne saurait nous regarder.

LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Je pense comme monsieur le garde-des-sceaux...

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Cependant, messieurs, je soupçonne que ce traité d'Andrinople... Si monsieur de Polignac avait la bonté d'en faire la lecture, on saurait à quoi s'en tenir...

M. DE POLIGNAC, *lisant toujours le journal.*

Je ne comprends pas trop ce que ces gazetiers ont voulu dire... Je tâche de pénétrer le sens de cette mauvaise plaisanterie... Traité entre la Russie d'une part et la Porte ottomane de l'autre part... Il y aura paix entre les deux puissances... Ah ! cela peut être fort drôle, fort plaisant, mais cela me semble à moi de bien mauvais goût...

LE MINISTRE DE LA MARINE, *à part.*

Si c'était sérieux... par hasard...

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Eh ! mais, j'entends parler depuis quelques jours d'Andrinople... comme s'il s'y était passé dernièrement un événement remarquable... Il faudrait s'assurer...

M. DE POLIGNAC.

Moi, je n'ai entendu parler de rien ; s'il était arrivé quelque chose d'extraordinaire, Wellington me l'aurait fait savoir... mais ses dépêches ne disent pas un mot de ce traité d'Andrinople... (*Il continue à lire le journal.*) Ah ! dites donc, monsieur, ce traité est signé... il est dans les formes voulues... Ma foi, rien n'y manque...

LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

C'est une pièce *apogriphe* ! c'est une pièce *apogriphe*... le journal a menti !

TOUS.

Pièce apocryphe ! pièce apocryphe ! !

M. DE POLIGNAC.

Un moment, messieurs, un moment... il y a des signatures... et puis, les extraits des journaux de Londres parlent tous de ce traité... ils sont même fort en colère contre la Russie, contre Wellington, contre la France... Ils trouvent étonnant que nous ne soyons pas intervenus au traité... Pour quoi faire, je vous le demande un peu ? La Russie et la Turquie ne pourraient-elles faire un traité sans moi?... Rien de plus facile à faire qu'un traité... Article premier... article deuxième... article troisième... ainsi de suite. Oh ! mon Dieu, il

me semble que je ferais une douzaine de traités le matin avant de déjeuner.

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Après tout, ce traité nous ôte-t-il nos portefeuilles? y est-il question de nous?...

M. DE POLIGNAC.

Pas le moins du monde.

LE MINISTRE DE LA MARINE.

Y est-il question de l'Angleterre, de Wellington?

M. DE MONTEBEL.

Pas plus que de nous?

LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Alors, cela ne nous regarde nullement.

M. DE POLIGNAC, *continuant à lire le journal.*

Diab! messieurs de la Russie... comme ils y vont! ils demandent des millions, des provinces! ils font payer fort cher la paix à la Turquie... et puis, par-dessus le marché, une armée d'occupation pour garantir le paiement de l'indemnité de guerre!... Ce pauvre Grand-Turc! comme il est étrillé!... Si j'avais pu prévoir tout cela... Mais comment pouvoir deviner que les Russes iraient si vite en besogne?...

LE MINISTRE DE LA MARINE.

La navigation de la Mer-Noire est-elle libre?...

cela m'intéresse beaucoup, moi, en ma qualité de ministre de la marine.

M. DE POLIGNAC.

Oui... je crois avoir vu que la navigation de la Mer-Noire est libre... mais c'est si long, si embrouillé, que je n'ai pas le courage de relire ce traité qui ne finit pas... il y a au moins une vingtaine d'articles...

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

Et moi qui préparais mon expédition de douze mille hommes pour aller au secours de Mahmoud!

LE MINISTRE DE LA MARINE.

Et moi qui allais faire construire des bateaux de transport pour les troupes françaises destinées à faire cette heureuse diversion en faveur des Turcs!

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Allons, messieurs, il ne faut pas nous le dissimuler, c'est un pied de nez pour l'Angleterre et la France... La Russie nous a joué un bon tour...

M. DE POLIGNAC, *riant.*

Oh! un tour excellent!... J'en suis fâché pour Wellington... Pour Wellington seulement... On dira tout ce qu'on voudra, je soutiens que la France ne perd rien à ce traité... et puis, s'il faut que je vous

le dise, messieurs et chers collègues, je n'aime pas les mahométans...

LE GARDE-DES-SCEAUX.

Pourquoi Mahmoud ne se ferait-il pas catholique, apostolique et romain?... Nous aurions pu alors appeler la chrétienté à une sainte croisade contre les Russes schismatiques...

LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Monsieur des sceaux a raison. Haine aux impies, aux philosophes, aux schismatiques, aux libéraux, aux musulmans et autres gens *ejusdem farinae*!

M. DE POLIGNAC, regardant à la pendule.

Quoi! déjà dix heures!... Comme le temps passe vite avec vous, messieurs, dont les lumières me sont si nécessaires, et qui travaillez si utilement au bien de l'État... Voilà une séance bien intéressante... La grande question politique qui occupait l'univers est résolue enfin... Nous pouvons respirer; et maintenant que les débats entre la Russie et la Turquie sont heureusement terminés à la satisfaction générale, nous n'avons plus qu'à songer aux affaires intérieures... Je vous ferai part incessamment d'une mesure qui donnera plus de force et de stabilité à notre ministère... Messieurs, la séance est levée.

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR, à part.

Que veut-il dire avec cette mesure... Encore quelque changement, quelque modification peut-être dans la composition du ministère... S'agirait-il de la présidence?... Nous verrons bien.

(Les ministres se lèvent et sortent. Tous se frottent les mains, excepté le ministre de l'intérieur, dont la physionomie sombre et triste contraste avec la joie de ses confrères.)

SCÈNE XVIII.

LE CABINET DU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

LE MINISTRE, seul.

Voilà donc le mot de l'énigme!... Plus de doute! M. de Polignac veut absolument s'asseoir au fauteuil de la présidence, et cette mesure dont il nous parlait dernièrement, et qui devait donner de la stabilité au ministère, c'est cette omnipotence ministérielle!... Moi, j'irais me faire le très-humble serviteur d'un homme dont je consentais à être le collègue, parce que je croyais pouvoir conseiller, diriger son impéritie!... Non, non! Aussi bien suis-je las de voir la faiblesse et l'impuissance d'un ministère dont la France m'accuse